



RAHARIMANANA, UN ÉCRIVAIN MALGACHE NOBÉLISABLE

Jean-Christophe DELMEULE

Festival ZAMA, samedi 8 juillet 2017, Lille



Raharimanana par VD juillet 2017

Il y a vingt ans, c'est en écoutant, en voiture, *Les jeudis littéraires* de Pascale Casanova, que ce fragment poétique a traversé les ondes et la lumière des étoiles :

C'EST UNE CARESSE que je laisse glisser le long des fleuves sinueux de tes hanches que j'appellerais extase. Fleuves sinueux où dérivent les vents faciles des désirs, c'est une caresse appelée extase que j'ai prodiguée pour ton corps. Et ramper et sur ta peau répandre les volutes de l'amour. C'est une caresse par la nuit sournoise, une caresse prise à l'ombre et qui se love dans le creux de tes reins.

Par la nuit sournoise, quand il n'y a plus ni marchands ni étals sur la place des rencontres, on nous entrelace sur les pavés humides, on nous lance à tout hasard parmi les légumes pourris des bords de trottoirs, j'humecte ma bouche de la fine pluie qui tombe sur la ville, sur ta peau. On nous fait faire l'amour parmi les détritres des ventres rassasiés, je te baise, tu me baises, nous nous baisons. Par la nuit sournoise qui ignore nos misères.¹

¹ Raharimanana, *Lucarne*, Paris, Le Serpent à Plume, 1996, p. 9.

Qui en était donc le créateur ? Nous l'avons invité à l'université de Lille et découvert sa production. Certes, il était jeune, mais avait déjà écrit des poèmes et des pièces de théâtre. Liliane Ramarasoa le considérait à cette époque comme l'un de ceux qui marqueraient la littérature. Mais surtout, nous avons compris qu'il était *irréductible*, et ce pour trois raisons :

1. son style ;
2. sa personnalité ;
3. ses exigences esthétiques et politiques.

L'homme se nomme Jean-Luc Raharimanana, l'auteur Raharimanana. Comment le définir ?

Tout d'abord, il est possible de le présenter comme *un libre héritier* :

1) Des hommes qui l'ont précédé. À propos de Jacques Rabemananjara, dont il reprendra le titre *Antsa*, il nous dit : « Un des grands chantres de la Négritude, Rabemananjara, aura travaillé avec acharnement à la reconnaissance et à la légitimité de la littérature et du monde noir en général. »²

2) Des pratiques artistiques et culturelles, légendes et opéras, chansons et poèmes :

Qu'est-ce qu'écrire sinon habiter le silence ? [...] Un proverbe malgache : « nous étions dans le noir du ventre, nous naissons pour vivre de soleil et de lune, nous retournons dans le noir de la tombe. » Le noir, le silence nous survivra. L'écriture peut-être retardera l'échéance. [...]

Ces écritures auraient surgi du Néant pour habiter momentanément ce monde futile des hommes.

[...] les *sorabe* garantissaient la continuité du clan. [...] Écrire est ainsi une transcription presque brute de l'homme dans toutes ses dimensions : historique, culturel, spirituel, magique... La notion de beauté ou d'esthétique y est secondaire. C'est à la parole de s'en parer !

La parole se mue en *hainteny*, art de la parole [...]

La parole se mue en *ohabolana*, proverbe [...]

La parole se mue en *sôva*, art de l'absurde. [...]

Mais surtout la parole en *lovan-tsofina*, héritage de l'ouïe, se fragmentant en *tantara* (histoire, mythe, récit), *angano* (conte, légende), *tafasiry*... (récit d'origine) etc...

Mais cette beauté de la parole n'est que mensonge, que parure des mots [...]

Écrire, c'est transcrire et se taire, sauvegarder les origines des choses et des êtres.³

3) Du culte des ancêtres et de la mémoire de l'Île, de Madagascar il faut :

Transcrire. Tout transcrire... des murmures arrachés au vent. [...] quand des origines ne se délivrent qu'étouffement et résonance incertaine, quand des origines se confondent mythes et vérités, vie et désir d'existence...

Que fut notre histoire pour que nous ne la confiions qu'aux rumeurs du temps ?⁴

² Jean-Luc Raharimanana, « Rabemananjara Jacques Félicien ou le temps des reconquêtes », dans « Jacques Rabemananjara », (éd. Jean-Luc Raharimanana), *Interculturel Francophonies*, n° 11, Lecce, Alliance Française, juin-juillet 2007, p. 9.

³ Jean-Luc Raharimanana, « Écritures et Imaginaires », dans *Interculturel*, n° 3, Lecce, Argo, 2000, p. 155-158.

⁴ Raharimanana, *Nour, 1947*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2001, p. 26.

Mais que faire d'un héritage ? On peut le dilapider, le sanctuariser ou le vivifier. C'est cette dernière proposition que Raharimanana retient. Pour s'inscrire dans une tradition transgressive et féconde. Car pour être légitime, l'écrivain doit aussi être illégitime, ouvrir sa voix, innover, tout simplement créer, au-delà de toute injonction.

– Oui. Justement, je suis à la poursuite de figures incontrôlables, de personnages qui fuient dans toutes les directions. Ce qu'il y a d'intéressant dans les personnages mythiques, c'est qu'ils ne se livrent jamais assez. Ils sont toujours dans le flou, dans le vague. C'est sûrement une façon de laisser une plus grande liberté à l'expression humaine. [...] [Ils] participent à un imaginaire, à un univers qui se forme [...] jusqu'à l'horizon.⁵

C'est pourquoi Raharimanana est un *inventeur de mémoire* :

En conjuguant l'amour d'un homme pour une femme assassinée par les militaires français dans *Nour, 1947* : « Je vous livre cette histoire troublante et n'ayez à me juger si elle heurte votre âme. Les hommes ont à parcourir des sorts qu'ils n'ont choisis et bien souvent empruntent-ils des chemins étranges pour les défléchir. »⁶

En rencontrant et en recueillant, avec le photographe Pierrot Men, le témoignage des êtres qui ont subi les « événements » de 1947, dans *Portraits d'insurgés* :

Et là en bas, il y avait un officier, on croyait qu'il allait nous parler, mais brusquement, c'était ce bruit infernal, la mitrailleuse, c'étaient les Malgaches alignés, six par six, qui tombaient. Ceux qui ne sont pas morts ont traîné, rampé. Il a fallu douze camions pour amener tous ces corps vers la fosse commune. Ils ont laissé les vivants ramper comme des animaux-ils étaient trop occupés à ramasser les cadavres. Raprosy. Témoin. Manakana II, 2009.⁷

En travaillant sur les archives dans *Madagascar, 1947* dans lequel sont insérés des tracts, des télégrammes, des photos en noir et blanc (de 1897 à 1947) légendées : « Antananarivo, 1947. Manifestation des colons devant Ambotsirohitra, le palais du gouverneur, pour réclamer plus de fermeté dans la répression. »⁸

Trop loin, une île. Trop loin, une année, 1947. La terre rouge de l'île. Pour commencer, on dira que les faits ont réellement existé, que les sagaies ont volé, que les balles ont sifflé, que les cadavres ont jonché la terre [...] Ma mémoire demande des comptes à la « mère » patrie. Mère patrie ou l'art de maquiller l'invasion brutale et barbare en amour paternel maternel, l'art de requalifier l'agression manifeste en acte de « protectorat » indispensable à ces terres abandonnées, ou comment faire croire que ce qui arrive à l'indigène n'est que pour son bien d'enfant irresponsable.⁹

⁵ *Ibid.*, « *Le Rythme qui me porte*, entretien avec Raharimanana », d'Antonella Colletta, p. 173-174.

⁶ Raharimanana, *Nour, 1947*, *op. cit.*, p. 76.

⁷ Pierrot Men, Raharimanana, *Portraits d'insurgés. Madagascar 1947*, La Roque d'Anthéron, Vents d'ailleurs, 2011.

⁸ Raharimanana, photos du fonds Charles Ravoajanahary, *Madagascar, 1947*, La Roque d'Anthéron, Vents d'ailleurs/Madagascar, Tsipika, 2007, p. 48.

⁹ *Ibid.*, p. 5.

En libérant sa colère comme dans *Les Cauchemars du gecko* :

CONSOMMEZ !

On m'a tout donné, l'abolition et l'indépendance,
On m'a tout donné, aides, faveurs, assistance et dons humanitaires,
Je coopère
Je collabore
Je me bilatérale
Je me forme, je m'informe, je m'instruis, je rattrape mon retard, je me civilise.
[...]
Je me libéralise
Je me lutte corruption
Je me lutte ethnique
Je me fouille en fer l'anus de la femme, en œil de génocide, en bouton d'œillet d'où sourd l'envie poreuse
et criminelle
Congo est mon nom
Rwanda est mon Pays
Soudan est ma capitale
Traumaland est ma ville – Somalie
Liberia mon quartier ma maison la machette
Le tranchant est mon mur
Le manche est mon lit
Le sang l'eau de mon fleuve ne me désaltère pas
On m'a tout donné, je ne prends pas, non, ça ne me prend pas...¹⁰

Et enfin en interrogeant les oppressions et les dérives politiques dans *L'Arbre anthropophage* :

Jusqu'au cou maintenant je le suis, immergé ! Mais comment me taire quand tant de témoignages affluent ? L'aéroport d'Ambovo, Mahajanga, est devenu un camp d'exactions : des prisonniers à qui ont fait boire et ingurgiter leurs pisses et merdes, qu'on photographie à genoux, qu'on insulte, qu'on frappe. [...] *Atao hazalambo*, les traiter comme des sangliers, comme des animaux impurs, à chasser, à exterminer...¹¹

Raharimanana est aussi photographe, il construit ses œuvres et ses textes avec des musiciens, des chanteurs, des danseurs.

Il est le chorégraphe de l'absolu qui réfute et refuse, qui propose et trace une ligne sans compromis. Directeur de collection, coordinateur de revues sur les Comores et l'océan Indien, hanté par les amnésies du passé, il se souvient de *Rano, Rano*, pour mieux dessiner les mouvements à venir.

Mais ce qui fait – et fera – de **Raharimanana un auteur nobélisable**, est bien son écriture absolument singulière, malgache, universelle. Au-delà d'une approche uniquement binaire, – le bilinguisme (malagasy/français) –, il explore sa propre langue, multiple et fertile, plurielle et puissante. *Za* en constitue peut-être l'exemple le plus visible :

¹⁰ Raharimanana, *Les Cauchemars du gecko*, [photos, illustrations, montages : Raharimanana] La Roque d'Anthéron, Vents d'ailleurs, 2011, p. 90.

¹¹ Raharimanana, *L'Arbre anthropophage*, Paris, [Gallimard], Joëlle Losfeld, coll. « Littérature française », 2004, p. 148-149.

Za me tourne vers vous qui m'écoutez. Voici lancée ma pérole ; lancée sur terre ferme et ne sera emportée par courant ; destinée non pas à la peau de pierre, mais bien contre la peau de vous votre corps, à vous tous de cette famille humaine, oui, oui, non. Là haut se trouve *Celui* qui a créé les pieds et les mains, ancêtres des quatre horizons [...] là-haut qu'il me surveille, atteintif et miséricordé, prêt à ma corziser au moindre zézaïement intempestif.¹²

Cette ligne de force est présente dans chaque livre, chaque phrase, chaque mot :

Je me cale profond dans mon canapé tombal. Et je regarde. Je regarde. On est si bien ici. Si bien. Dans la poudrée légère des âmes innocentes. Dans la brume sans nom des terres retrouvées. Je me cale sans fond dans mon canapé éternel. Je plane.

Et l'enfant souffle putride son âme dans la fumée grise qui encense la pièce. L'enfant se répand puanteur dans les volutes sombres où tanguent mes consciences.¹³

Rien ne pousse ici. Ni les espérances ni même le cynisme ou la dérision des pauvres. Rien ne repoussera ici. Ni le rire gras du pouvoir qui ébranle les allées ni les sueurs grasses de la visiteuse qui s'appuie contre le mur. Bruit sourd du corps du lézard écrasé contre le mur. Et d'un encore un. Je tends le regard vers ces choses, vers ces êtres, et je n'ai même pas de remords pour l'oubli que j'y verse.¹⁴

C'est d'un parcours qu'il s'agit, du sillon creusé dans l'imaginaire, de la voix qui résonne sur les parois de l'histoire et du langage. Et si un auteur est tributaire de la langue, fondamentalement, elle lui appartient.¹⁵

¹² Raharimanana, Za, Paris, Philippe Rey, 2008, p. 14.

¹³ Raharimanana, *Rêves sous le linceul*, Paris, Le Serpent à Plumes, 1998, p. 20.

¹⁴ Raharimanana, *Le Bateau ivre. Histoires en terre malgache*, [Photographies Pascal Grimaud], Marseille, Images En Manœuvres, 2003, p. 6.

¹⁵ Voir la [bibliographie de Raharimanana sur le site Île en Île](#).